

«Se donner à autrui sans s'ôter à soi-même» (Montaigne)

P. Press

Zusammenfassung

Die Sozialfürsorgearbeit – wie jegliche Arbeit – hängt in erster Linie vom persönlichen Wert desjenigen ab, der sie ausübt. Fruchtllose Rastlosigkeit und die Versuchung, Unruhe für wirkliche Tätigkeit zu halten, sind Gefahren, die den Fürsorger ganz besonders bedrohen.

Von diesem Grundsatz ausgehend, bemüht sich der Verfasser, die Wichtigkeit der Einsamkeit als geistiges Bedürfnis hervorzuheben und die wesentliche, wirksame Rolle zu betonen, die eine eher auf unparteiische Stellungnahme und die Verpflichtungsfreiheit als auf die oft als selbstverständlich betrachtete Forderung nach unbedingter Tätigkeit aufgebaute Haltung in der Sozialfürsorge spielen kann.

Résumé

Le travail social, comme tout travail, dépend en premier lieu de la valeur personnelle de celui qui l'exerce. L'agitation stérile, l'illusion qui consiste à prendre le mouvement pour l'action, autant de dangers qui menacent plus particulièrement le travailleur social. Partant de ces prémices, l'auteur s'efforce de mettre en évidence l'importance de l'esprit de solitude et le rôle actif et essentiel que peut jouer dans le travail social une attitude fondée plutôt sur le désintéressement et le désengagement que sur la notion trop souvent admise de l'action à tout prix.

Au terme de ces journées d'études où le travail intensif que vous avez fourni a sans doute entraîné une certaine lassitude, bien excusable, me permettrez-vous d'essayer de vous amener à voir ce que représente pour vous personnellement, en dehors de toute question technique, ce problème de la fatigue? Mon ambition serait même de dépasser le plan professionnel pour tenter d'aborder le thème plus général de l'équilibre auquel vous devez tendre dans vos relations avec autrui. Je ne pense pas, ce faisant, sortir du cadre de vos travaux. En effet, deux des exposés que vous avez entendus étaient consacrés à ce point essentiel qu'est la prévention de la fatigue. Le dernier d'entre eux établissait même l'existence d'une relation entre l'action sociale, dont vous êtes les promoteurs, et la prévention de la fatigue. Il n'est donc pas abusif de considérer que votre personnalité est au centre du débat. Elle y figure même à double titre. Par l'efficacité de son action, en premier lieu. C'est grâce à ce que vous faites que, dans les entreprises dont vous avez la responsabilité, le travail est moins monotone, la fatigue moins pesante, les loisirs mieux adaptés ou mieux organisés. C'est grâce à votre intervention aussi que les problèmes extra-professionnels qui se posent souvent aux travailleurs dont vous avez la charge trouvent une solution heureuse, de telle sorte que le travail quotidien est libéré des soucis qui jusqu'alors le grevaient.

Les conditions d'un travail authentique

Mais à quoi tient l'efficacité de votre action? Certainement et tout d'abord à ce que vous êtes. C'est là, me semble-t-il, le nœud du problème et c'est ce second point que je voudrais développer devant vous. Vous agissez davantage par ce que vous êtes que par ce que vous faites. (Pardonnez-moi d'employer au cours de cette causerie le «vous» qui semble sans cesse vous mettre personnellement en cause, au lieu du «nous» qui me rendrait plus solidaire de vous. Il me semble que le «vous» du dialogue est plus vivant, plus persuasif que le «nous» plus anonyme du monologue.)

Votre activité n'est pas une activité de laboratoire ou de bibliothèque. Vous êtes à tout instant amenés à être en contact avec autrui. De la qualité de ce contact dépend l'efficacité de votre travail. Dès l'instant que nous parlons de «qualité», l'élément personnel intervient au premier chef. C'est par ce que vous êtes que vous agissez. Je ne veux pas dire par là que les connaissances techniques sont négligeables. Un grand artiste se distingue, vous le savez, par une technique si parfaite qu'elle devient invisible au point de ne laisser paraître que sa personnalité d'interprète; de même, me semble-t-il, le travailleur social «idéal», s'il existe, doit dépasser le stade de la technicité, pour l'intégrer dans sa personnalité d'homme. Mais la nécessité où vous êtes d'être sans cesse en quelque sorte livrés aux autres, donc dépendant des autres, expose votre équilibre fondamental à un grave danger.

Ce danger a deux aspects que nous allons voir successivement et qui me paraissent d'inégale importance. Les nombreuses obligations auxquelles vous avez à faire face peuvent vous entraîner dans un tourbillon d'activité qui ne vous laisse plus la possibilité de vous retrouver. Visites, réceptions, déplacements, rapports à lire, rapports à établir, téléphones à faire, téléphones imprévus qui viennent dix ou vingt fois par jour interrompre un programme déjà surchargé, autant d'agressions possibles contre votre personnalité. Comment, au milieu de cette agitation, conserver le calme nécessaire à une activité véritablement féconde? Vous savez mieux que moi l'effort que cela représente. Il est certes possible, grâce à un sens précis de l'organisation, de remédier dans une certaine mesure à une situation qui n'est du reste pas l'apanage exclusif du travailleur social.

Il est un autre risque, plus insidieux et partant bien plus dangereux, c'est celui qui résulte d'une forme d'esprit assez répandue dans beaucoup de professions, et peut-être aussi parmi vous. Je veux parler de cette tendance qui pousse certains à considérer le mouvement comme l'état naturel de l'homme, ou, si vous préférez, à croire que le faire est plus important que l'être. Vous connaissez tous de ces personnes qui n'imaginent pas que leur vie puisse être autre chose qu'une perpétuelle agitation. Bien loin d'essayer d'échapper au tourbillon dans lequel leur profession les jette, elles l'entretiennent avec une

secrète complaisance. Inconscientes du fait que, ainsi que le dit Joubert, «les esprits qui ne se reposent jamais sont sujets à beaucoup d'écarts», elles se précipitent d'une personne à l'autre, d'un endroit à l'autre, sans jamais imaginer qu'une halte pourrait être la bienvenue. A l'extrême cette agitation finit par rendre impossible toute activité réelle. Joubert encore le dit excellemment : «Il y a des esprits tellement chauds que leurs pensées s'exhalent en fumée et se consomment en eux dès le moment qu'elles s'y forment.» Il est amusant de rapprocher cette pensée de l'aphorisme hindou : «Le chaudron qui bout à l'excès brûle ses parois.» On peut ajouter qu'il brûle aussi ceux qui s'en approchent.

Nous avons vu que le travail social est avant tout conditionné par la nécessité du contact avec autrui. Il faut donc faire en sorte que les conditions du contact soient rendues possibles. Là encore Joubert nous donne une clé précieuse : «Vous voulez parler à quelqu'un : ouvrez d'abord les oreilles.» Cette clé nous fait pénétrer dans le monde du silence et de la solitude, qui paradoxalement se trouve être aussi le monde de la communication. Toute communication implique en effet l'existence d'un dialogue. Que de fois notre action n'est en réalité qu'un monologue. Et dans cette comédie où nous nous donnons en représentation, l'autre, autrui si vous préférez, n'est plus qu'un spectateur. Bien souvent nous ne sommes pas conscients d'occuper toute la scène, tant le rôle que nous tenons est devenu pour nous une seconde nature et tant nous sommes absorbés par notre jeu.

Souvent aussi cette agitation, sans même que nous le sentions, nous est devenue indispensable : elle masque la pauvreté intérieure d'une vie qui, réduite à ses seules ressources, ne serait plus qu'un désert où nous risquerions de périr. Nous voici dès lors entraînés dans un cercle vicieux dont l'issue ne peut être qu'un appauvrissement graduel de notre être. Nous nous agitons pour éviter de prendre conscience de notre vide intérieur et plus nous nous agitons, plus ce vide grandit. En sorte que de jour en jour nous sommes amenés à nous agiter, donc à nous appauvrir davantage.

Est-il nécessaire d'insister devant vous sur les conséquences que peut avoir dans le travail social une telle attitude ou mieux une telle déviation d'attitude ? Plus que quiconque vous savez l'importance de premier contact, de l'accueil. Vous savez que de ces premières minutes, de ces premières secondes parfois dépendent de façon irrévocable les relations que vous aurez avec celui qui s'adresse à vous. «Ouvrez d'abord les oreilles!» Et par la suite, gardez-les toujours ouvertes, car rien n'est plus fragile qu'un contact humain.

Mais cela ne suffit pas. Si votre interlocuteur demande à être entendu, s'il a envers vous une exigence de silence, il attend pourtant autre chose. Car ce serait de nouveau un monologue, inversé, mais aussi creux, que celui où autrui s'agiterait devant un auditeur bienveillant, muet et vide.

Les conditions d'un dialogue authentique

Il est donc nécessaire de chercher quelles sont les conditions d'un dialogue authentique. Je voudrais à ce sujet vous recommander un petit livre d'une extrême richesse, auquel, sur ce thème de la communication, je ferai maintenant de larges emprunts. Ce livre, c'est «La conscience de soi», du philosophe français Louis Lavelle, mort il y a quelques années. Vous ne serez pas choqués que j'aie recours, pour vous exposer mon point de vue, à un auteur qui présente, mieux que je ne saurais jamais le faire, certaines idées qui me paraissent fondamentales. Les quelques lignes qui suivent me semblent situer exactement le centre du débat.

«Rien n'est plus délicat que d'obtenir entre deux esprits une communication réelle; si elle se montre impossible, il ne faut pas la contraindre. Il peut arriver que ce soit une forme de la courtoisie ou de la charité de savoir s'abstenir. Il ne faut pas chercher ce contact à tout prix, car l'effort que l'on tente pour le créer quand il se refuse, la perte de l'innocence dans l'offre que l'on fait de soi, une arrière-pensée et comme une préoccupation du succès dans les gestes que l'on fait et dans les paroles que l'on prononce, suffisent à corrompre toute l'entreprise.»

Et ailleurs: «Il ne faut jamais rien demander à un être qu'il ne soit capable de donner, ni rien qu'il ne soit capable de recevoir. Autrement on le rebute.» Or «la solitude la plus douloureuse est celle qui suit une communication manquée». D'où l'importance capitale de l'orientation que nous cherchons à donner à notre activité. «Ceux qui sont le mieux capables de communiquer avec autrui sont aussi ceux qui savent le mieux défendre leur solitude; car pour qu'un être puisse y pénétrer, il faut que personne ne puisse la troubler.» En fin de compte «il n'y a que la parfaite solitude qui nous rende capable de tout accueillir».

Nous voici, n'est-il pas vrai, à l'extrême opposé de l'agitation que nous stigmatisons plus haut. Il est une partie de nous-même dont nous devons, envers et contre tout, sauvegarder l'intégrité.

L'expérience quotidienne vous apprend que vous ne pouvez recevoir vos interlocuteurs n'importe où. Il faut un local paisible où, sans témoins, le dialogue puisse s'engager. Mais ce n'est là qu'une condition extérieure. Au silence du dehors doit correspondre en vous le silence intérieur. Comme le dit Max Piccard: «L'homme dont l'être est habité par le silence va du silence au monde extérieur; le silence est le centre de l'homme. Le mouvement ne se fait pas alors immédiatement d'un homme vers un autre, mais du silence de l'un au silence de l'autre.»

L'action véritable – et l'action sociale a bien l'ambition d'être une action authentique – implique donc la nécessité d'un espace de silence où la solitude de l'un sera prête à accueillir la solitude de l'autre. La vraie rencontre entre

deux êtres est la communication silencieuse de deux solitudes. Et que l'on ne vienne pas me dire qu'il s'agit là de considérations théoriques n'ayant pas de valeur pour la vie quotidienne! Qui d'entre vous, s'il regarde honnêtement sa vie professionnelle passée, n'y découvre quelque échec cuisant dû à l'incapacité où vous vous êtes trouvés, à un instant précis, de disposer de cette zone de silence qui vous eût permis d'accueillir «pour de vrai», comme disent les enfants, celui qui avait besoin de vous?

Comment sauvegarder ce silence intérieur qui doit être comme le foyer d'où rayonne notre action? Il est clair que je ne puis vous donner une recette à laquelle il suffirait de vous conformer pour qu'à tout moment vous jouissiez de cette solitude intime qui vous rendrait toujours accueillant à tous.

Travail, mesure et loisirs

C'est à chacun qu'il appartient de trouver le mode de vie, le rythme d'existence qui lui assurerait au mieux cette disponibilité essentielle. Peut-être n'est-il pourtant pas inutile de vous soumettre quelques réflexions, apparemment banales, mais qui, à la lumière des remarques que nous venons de faire, s'éclairaient, me semble-t-il, d'un jour nouveau.

Importance de la mesure, par exemple. «Pour penser et pour agir, il faut une rupture d'équilibre, mais qui ne dépasse pas un certain degré»... «On ne peut pas agir, si l'on n'est pas porté par quelque impulsion: mais il faut être maître de soi dans l'exécution» (Lavelle). La mesure est la qualité qui assure à l'activité son aplomb sans paralyser son élan. La mesure permet de garder la maîtrise de soi sans que la spontanéité de notre action en souffre. Il ne faut en effet pas confondre spontanéité et impulsivité; les mouvements du cœur et de l'esprit doivent être ordonnés. Ou si vous voulez, pour en revenir au domaine de l'action, la réflexion, la discipline, la maîtrise de soi doivent contrebalancer l'élan irréfléchi ou l'agitation inefficace que peut provoquer en nous un choc émotif violent. Dans certains cas, et vous en connaissez certainement, élan et agitation n'ont même pas besoin d'un choc pour se manifester!

La mesure nous poussera également à rechercher une contrepartie à l'action. Notre rythme biologique fondamental exige l'alternance de l'action et du repos. Il est naturel que la fatigue succède au travail, et le repos à la fatigue. Savoir se reposer! C'est, je crois, une des vertus essentielles du vrai travailleur. Mais qu'est-ce que le repos? Ce n'est pas une phase purement négative de notre rythme vital. C'est au contraire la condition qui permet à notre activité intérieure de redevenir libre et présente. «Elle n'a plus sa source dans une sollicitation qui la presse mais dans une invention qui lui est propre» (Lavelle). Si vous faites vôtre cette conception du repos, vous voyez immédiatement que le loisir constitue, en quelque sorte, le moteur véritable de toute activité

authentique. Cherchons à éclairer cet apparent paradoxe en analysant de plus près cette notion si souvent mal comprise, si souvent méprisée aussi du loisir.

Au début, le loisir peut n'être que ce désœuvrement que décrit Rousseau : « J'aime à m'occuper à faire des riens, à commencer des choses et à n'en achever aucune, à aller et venir comme la tête me chante. » Une telle conception n'est certainement pas à dédaigner. Le repos-détente ne doit pas être considéré comme superflu. Pour beaucoup de natures, c'est même une nécessité vitale, que l'agitation perpétuelle dans laquelle elles vivent leur fait oublier. L'absence de repos peut avoir, vous le savez, des conséquences graves, tant sur le plan physique que psychique. En dehors même de cette considération d'ordre général, il ne faut pas sous-estimer la valeur des périodes de détente. Gide l'exprime fort bien : « C'est quand on se dit : « plus un jour à perdre ! » qu'on emploie plus stupidement son temps. Rien d'excellent ne se fait qu'à loisir. » Savoir vous arrêter parce que vous sentez que votre activité est en passe de devenir agitation stérile est aussi important que d'avoir l'énergie de poursuivre un travail épuisant malgré la fatigue qui vous accable. Là encore c'est bien souvent le sens de la mesure qui vous permettra de sentir si vous pouvez continuer votre effort ou si vous devez vous arrêter. Et ne croyez pas que cette deuxième solution soit moins honorable que la première, si elle vous permet de reprendre contact avec votre être véritable. La réflexion conditionne l'action, mais la réflexion n'a de valeur que précédée par une prise de conscience de soi-même. Cette prise de conscience initiale exige un temps d'arrêt, un temps de repos. Tous, nous devons une fois ou l'autre nous ressaisir, c'est-à-dire rassembler les différentes parties de nous-même dispersées dans l'action.

Vu sous cet angle le loisir apparaît comme une nécessité fondamentale, non seulement de notre être physique, mais bien de notre vie intérieure. Nous voyons alors que le loisir dépasse largement le cadre étroit que Rousseau lui assigne. « Le loisir permet une jouissance de soi-même et du monde qui nous révèle les choses sous un aspect nouveau et inconnu ; il nous découvre leur essence-même qui nous demeurait cachée tant qu'on ne voyait en elles que l'utilité » (Lavelle).

Distance et détachement

Il y aurait beaucoup à dire sur la valeur des choses apparemment inutiles. Mais ce serait sortir du cadre que nous nous sommes assigné que de faire la critique de la notion d'« efficacité » dans l'action. Qu'il nous soit cependant permis d'attirer votre attention sur le fait que, même dans le domaine social, l'efficacité n'est pas le seul critère valable. Il peut y avoir des situations – et vous en avez certainement vécues – où, à côté de l'efficacité, d'autres valeurs méritaient d'être prises en considération : respect de la personne humaine,

sauvegarde d'intérêts supérieurs, par exemple. Il n'est donc pas sans importance de pouvoir retrouver, grâce au loisir, la signification propre des choses au-delà de leur valeur purement utilitaire.

Il serait même souhaitable, à l'extrême, que l'esprit de loisir règle notre activité, l'esprit de loisir tel que nous l'avons défini tout au moins. « Dans le loisir, les uns s'abandonnent aux complaisances de la rêverie, les autres se laissent envahir par l'ennui. Quelques-uns seulement exercent une activité véritablement humaine, libérée de toutes les tâches particulières et capable à la fois de les surpasser et de les contenir . . . Le loisir est la condition du sage qui n'a ni préoccupation, ni impatience, qui ignore le désir et le regret et dont l'activité s'exerce toujours dans un présent qui le comble . . . Le signe de l'homme libre, c'est de faire coïncider la joie avec son activité la plus habituelle; le signe de l'esclave, c'est de les séparer » (Lavelle).

Il est clair que votre travail n'aura de valeur et d'efficacité que si vous le dominez. Il est clair également que votre fatigue sera réduite dans la mesure où, étant le maître de votre travail au lieu d'en être l'esclave, vous l'accomplirez en pleine liberté.

Vous voyez que ces notions de mesure, de maîtrise de soi, de loisir, interviennent de façon directe dans la conception que vous pouvez avoir de votre travail, même si, au premier abord, elles pouvaient vous en paraître fort éloignées.

Il faut bien comprendre aussi que ces notions n'impliquent aucune limitation de votre activité. Leur aspect négatif n'est qu'un faux-semblant. En fait, ce qui compte, c'est que vous conserviez au sein de votre travail une liberté qui vous permette de faire face à vos obligations professionnelles sans qu'en résulte un appauvrissement de votre être intérieur. La région de silence et de solitude que vous devez sauvegarder à tout prix est celle où vous trouverez la force nécessaire à l'accomplissement quotidien de votre tâche. « Nul ne fera jamais rien de grand s'il ne peut d'abord se replier sur lui-même, s'enfermer dans une solitude parfaite comme dans une coque dure où il découvre . . . le secret de sa force . . . » (Lavelle). C'est pourquoi il est nécessaire de garder une certaine distance entre soi et autrui. Cette notion de distance, je voudrais encore tenter de la préciser dans cet inventaire bien incomplet que j'essaie de faire avec vous des éléments propres à assurer votre vie personnelle au sein d'une activité professionnelle toujours plus fructueuse. Et qui sera d'autant plus fructueuse que votre vie personnelle sera plus riche.

Vous savez que le terme « engagé » est très à la mode. Qu'il s'agisse de littérature, de philosophie, de peinture, que sais-je, il est de bon ton d'être « engagé ». On veut sans doute dire par là que l'activité de chacun d'entre nous ne peut pas se désolidariser d'autrui. Nous sommes dans le monde, nous vivons dans le monde, nous devons contribuer à changer ce qui dans le monde n'est pas conforme à notre idéal, tout en sachant que dans cet engagement temporel notre être subira lui aussi certaines modifications. Il est évident que, par le

fait même que nous exerçons une activité au sein de nos semblables, nous sommes engagés.

Votre fonction de travailleurs sociaux vous met en contact direct et personnel avec autrui, de telle sorte qu'on ne peut imaginer une activité sociale qui ne soit également un engagement. Mais non un engagement total. Ou mieux un engagement à la fois total et mesuré. Je crains en disant cela de choquer l'un ou l'autre d'entre vous. Comment faire un travail efficace, me direz-vous, si nous ne nous donnons pas entièrement à ce que nous faisons et à ceux qui ont besoin de nous? Ce n'est pas en parlant du bout des lèvres ou en agissant du bout des doigts que nous parviendrons à faire face aux tâches multiples qui s'imposent à nous et dont l'urgence ne nous laisse souvent pas le temps d'une réflexion paisible.

C'est exact et j'abonde dans votre sens. Mais je crois que justement parce que votre travail exige de vous toutes vos forces, il faut préserver en vous une région où puiser ces forces. Un engagement total, oui, mais assuré (dans le sens où, en montagne, on assure une corde ou un piolet) par un équilibre intérieur inébranlable. Le bon sens, le sens de la mesure dont nous parlions, peuvent sans doute contribuer à créer cet équilibre. Je ne pense pas que ce soit tout à fait suffisant. Il me semble qu'il faut tenter de garder une certaine *distance* entre l'action où nous sommes engagés et notre vie personnelle. Notre action doit s'alimenter à notre vie propre, non se confondre avec elle. Un certain détachement est nécessaire, détachement qui, loin d'être un refus égoïste de s'engager dans l'action, est en fait l'attitude de celui qui, sans amour-propre, accepte de se lancer à fond dans la voie qu'il a choisie. Vous voyez bien vite que ce désintéressement (non ce manque d'intérêt!) donne à celui qui le possède une assurance et une aisance que n'aura jamais au même degré celui qui est possédé par l'action. Mais pour avoir quelque valeur et offrir quelque sécurité, ce désintéressement doit trouver son assise dans cette zone de silence et de solitude dont nous parlions plus haut. En effet, qui dit désintéressement, dit générosité. Ce qui est valable sur le plan purement matériel l'est aussi sur le plan de l'action sociale ou psychologique. Nous ne pouvons être généreux que de ce qui nous appartient. Or ce qui nous appartient en propre, n'est-ce pas en tout premier lieu – et peut-être uniquement – notre vie personnelle? Ne faut-il pas qu'elle soit toujours plus riche et plus abondante pour que notre action en soit comme imprégnée et valorisée?

Dans les deux sens du terme, le désintéressement *assure* notre action. Il l'assure en lui fournissant le matériau de base qui la rend valable et personnelle, en la sortant de l'anonymat administratif où elle risquerait de se perdre, en évitant ainsi qu'elle ne se transforme en une routine dont la monotonie engendrerait la pire des fatigues. Il l'assure également en lui donnant le fondement qui la maintient en contact avec notre être intime, en empêchant aussi que la zone de silence et de solitude qui constitue notre moi authentique ne soit

entraînée et finalement détruite par l'engagement – ou les engagements – aux quels nous aurons cédé sans retenue.

On pourrait craindre qu'une telle attitude n'impose à notre action une perte de spontanéité qui à première vue paraîtrait regrettable. Si l'on y réfléchit cependant, on s'aperçoit que cette perte de spontanéité n'a pas qu'un aspect négatif. Le temps de la réflexion qui précède un acte est souvent le moment le plus important de cet acte. Là de nouveau un juste équilibre est à trouver entre la spontanéité et la réflexion qui doit la diriger. Et certes, chacun aura tendance, selon sa nature, à mettre le poids sur la réflexion au détriment de la spontanéité ou vice versa. L'important toutefois est de conserver au sein de chaque acte cette distance, ce recul qui nous permet de le juger à son exacte valeur tout en l'accomplissant. Comme en cybernétique, nous devons pouvoir suivre de façon précise la trajectoire qu'empruntent nos actes et déterminer à tout instant l'exakte position que nous occupons afin de la rectifier sans retard s'il y a lieu.

Nous sommes à la fois sur la trajectoire et au poste de commande, et c'est ce qui rend notre position si inconfortable! D'autant plus inconfortable, faut-il le dire, que notre trajectoire est influencée non seulement par l'élan initial que nous lui donnons, mais par d'innombrables facteurs dont les uns nous sont propres: facteurs physiologiques (bonne ou mauvaise humeur, fatigue p.ex.), facteurs psychologiques (sympathie et antipathie à l'égard de qui s'exerce notre action, état de tension ou d'apathie, tant d'autres encore), facteurs pathologiques éventuellement, et dont les autres dépendent du milieu où nous devons agir, du sujet auquel nous nous adressons, que sais-je encore.

Si nous tenons à garder le contrôle de notre trajectoire, il faut qu'à tout moment nous puissions la distinguer. Mais nous sommes ainsi faits que nous ne pouvons voir que si nous disposons d'un certain recul.

Mesure, loisir, désintéressement, recul, je ne voudrais pas, au terme de cet exposé, que vous quittiez Berne avec le sentiment que le dernier conférencier que vous avez entendu n'a rien trouvé de mieux que de souffler sur votre enthousiasme au risque de l'éteindre. J'espère vous avoir montré que dans l'action sociale, comme dans tous les domaines d'ailleurs, ce qui compte, c'est la valeur de celui qui agit. Cette valeur tient dans une grande mesure à la capacité de silence et de solitude de chacun de nous, condition d'une vie personnelle authentique, sans laquelle toute action n'est qu'agitation, et qu'il faut savoir sauvegarder à tout prix et dans toutes les circonstances de l'existence.

C'est dans cet esprit que je vous ai soumis ces quelques réflexions, propres, me semble-t-il, tout d'abord à vous faire prendre conscience de l'importance de ce facteur personnel dans votre travail quotidien, propres aussi à vous montrer comment ne pas vous ôter à vous-même, pour que vous puissiez mieux vous donner à autrui.

Docteur *P. Press*, Privat-docent à la Faculté de Médecine de Genève – Mai 1964, Genève